

A vintage Airstream trailer is shown in a desert landscape, engulfed in flames. Thick black smoke rises from the fire, filling the upper portion of the frame. The trailer is parked on a sandy, arid plain with sparse, dry vegetation. In the background, there are low, rolling hills under a clear blue sky. The overall scene is dramatic and evocative, suggesting a story of survival or destruction in a harsh environment.

JORDAN HARPER

LE DERNIER ROI DE CALIFORNIE

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

actes noirs
ACTES SUD

LE DERNIER ROI DE CALIFORNIE

“Actes noirs”

DU MÊME AUTEUR

L'AMOUR ET AUTRES BLESSURES, Actes Sud, 2017.

LA PLACE DU MORT, Actes Sud, 2019.

Page 9, la citation est tirée d'Origène, *Homélie sur l'Exode*,
Cerf, coll. "Sources chrétiennes" 321, trad. M. Borret, Paris, 1985, p. 181-183.

Titre original :

The Last King of California

Éditeur original :

Simon & Schuster, Londres

© Jordan Harper, 2022

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-19029-3

JORDAN HARPER

Le Dernier Roi de Californie

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

ACTES SUD

À la mémoire de Matthew et Mary Rogers.

Celui qui est sauvé est sauvé par le feu.

ORIGÈNE,
Homélie sur l'Exode.

Une colonne de fumée balafre le ventre du ciel.

On la suit des yeux jusqu'à la caravane en train de brûler dans le désert. La fumée noire comme le néant, poisseuse de particules, s'échappe à gros bouillons par la ventilation que Troy Gullet a pratiquée à la hache dans le toit en fibre de verre quelques années plus tôt, lors d'une tentative ratée de fabrication artisanale de méth. Des papillons de braise gris-orange planent sur les courants chauds. Des quintes d'étincelles redescendent sur terre, bijoux éphémères des broussailles avant de s'éteindre. C'est l'intervalle, de plus en plus court, entre les saisons des feux en Californie, et rien ne s'embrase. Pour l'instant.

On n'entend rien d'autre que l'incendie vorace. Le crépitement dans sa gueule qui broie tout.

Adossés au pick-up, les hommes observent, assez près pour que la chaleur leur pique les yeux. Ils restent jusqu'à ce que Beast soit certain que le boulot est fait.

Après dix ans à l'ombre à Calipatria, Beast Daniels vient d'être libéré, vraiment tout juste : il a encore son pécule dans sa poche. Tout chez lui est brutal et contondant – même son bide est une butte compacte qui distend son T-shirt. Sur son biceps gauche sont tatoués quatre éclairs bleus, un pour chaque meurtre qu'il a commis.

Une fois certain que le boulot est fait, il montre la colonne de fumée.

— Cet enculé sera jamais aussi près du paradis.

Les hommes se marrent – en tout cas ça ressemble à des rires. Il y en a dont les yeux ne rigolent pas, et ils sont bien contents que Beast regarde l'incendie et non leur visage. Quand ils montent dans le pick-up, il frotte son bras à l'endroit où viendra le cinquième éclair, dès qu'il trouvera le temps.

Plus tard, quand les pompiers découvrent Troy, son cadavre fume encore, comme une bougie juste éteinte. Il est presque entièrement calciné, mais ce qui reste de lui a encore la forme d'un homme, allongé sur le dos dans la caravane, les jambes recroquevillées par la chaleur, les bras toujours en croix grâce aux clous de huit centimètres plantés dans ses paumes et le lino fondu en dessous.

Encore plus tard, dans une pièce froide et sans fenêtre, un médecin légiste ouvrira la bouche sans lèvres de Troy avec précaution, pour que l'os carbonisé de la mâchoire ne s'effrite pas entre ses mains gantées. Elle constatera que la bouche est pleine de cendre. C'est un détail important. Ça veut dire que Troy était vivant quand les flammes l'ont emporté, qu'il est mort en respirant du feu.

Une mort atroce. Telle que Beast Daniels a voulu qu'elle soit.

Un meurtre, ça a quelque chose de magique. Des pouvoirs qui font qu'une seule personne tuée exprès hantera bien plus le monde qu'un million de vies écourtées par un accident de voiture ou un cancer. Beast Daniels le sait. C'est pour ça qu'avec ses hommes il a crucifié Troy au sol de cette caravane et l'a laissé brûler vif. Pour que

son fantôme contamine l'esprit de tous les péquenauds connectés d'ici à Bakersfield. À Victorville, Pomona, Fontana, Devore, partout où la racaille blanche se rassemble et monte ses sales coups, on parlera de Troy Gullet et de sa mort abominable.

On se demandera quel péché Troy a commis contre le Steel pour mériter une fin pareille. Mais en réalité Troy n'était pas plus coupable que les bœufs immolés pour Odin au temps des Vikings. On avait simplement besoin de son fantôme. Du pouvoir de sa peur et de sa douleur.

À une époque, Aryan Steel avait la mainmise sur tous les petits Blancs de Californie du Sud. C'était avant la Guerre des McClusky et sa suite de querelles internes, d'embuscades et de factions dissidentes. Beast Daniels est venu mettre de l'ordre. Pour y arriver, il doit se faire connaître. Se faire craindre. Pour commencer, il a besoin d'un héraut. De quelqu'un qui porte son message.

Troy le délivrera la bouche pleine de cendre.

PREMIÈRE PARTIE

CATASTROPHISTE

Si le monde est plat comme le dit internet, alors ici c'est le bord. Les montagnes de chaque côté de Cajon Pass sont des tas de ruines écroulées sous un ciel sans étoiles. On dirait que c'est l'endroit où la Terre s'arrête, la limite avant le vide. Même si Luke ne croit pas vraiment que la Terre est plate. Mais en l'occurrence, ça ressemble à une de ces idées qui circulent en ligne – comme celle sur le fait que le gouvernement et les grands groupes sont dirigés par des lézards qui font semblant d'être des gens –, assez vraies pour être pertinentes.

Luke a dix-neuf ans, il est grand sans que personne s'en aperçoive, et tout maigre comme si on l'avait écartelé. Ses cheveux commencent à être longs sans que ce soit vraiment prévu, avec des mèches qui rebiquent un peu partout. Il a les yeux d'un mec en infériorité numérique, même quand il est seul – surtout quand il est seul.

Ça fait seize heures qu'il conduit maintenant, une longue et lente chute du Colorado à la Californie, il ne s'arrête que pour pisser ou acheter à manger. Il roule avachi sur le volant, les avant-bras posés dessus, tellement fatigué que des lapins fantômes s'ébrouent aux coins de ses yeux. Il a des brûlures d'estomac, la flore intestinale qui se rebelle. Il l'a bien cherché, à les bombarder depuis

ce matin de boissons énergisantes et de paquets de saloperies soufflées qui arrachent.

À moins que ce soit autre chose qui lui retourne le bide. Quelque chose qui fermente depuis qu'il est entré en Californie pour la première fois depuis douze ans. Quelque chose d'épais, de noir, qui a le goût de root beer.

Il revient chez lui.

Il relève la tête d'un coup, sort de sa transe. Depuis combien de temps il ne fait pas gaffe à la route ? C'est bizarre que notre corps puisse conduire sans nous, qu'on ait un étranger dans le cerveau qui nous empêche de franchir la ligne médiane quand on est ailleurs.

Il entrouvre sa vitre pour que l'air froid le gifle. Dans les souvenirs qu'il a de cet endroit – ceux qu'il s'autorise à garder –, on crève toujours de chaud à Inland Empire. Il a oublié que les nuits peuvent être glacées, que parfois le désert ne retient pas une trace de la chaleur qui l'écrase pendant la journée.

La musique qu'il écoute en streaming lui semble décalée. Du rap marmonné à toute blinde qu'il s'est mis à écouter au collège, des réverbérations bizarres qui cadraient avec son appartement-caverne de Colorado Springs, mais ici, au bout du monde, ça fait un bruit de casseroles. Il tâtonne sur son téléphone pour éteindre.

Il conduit en silence.

Ses dents arrachent la peau de ses lèvres en minces lambeaux.

Ses mains tambourinent sur le volant.

Il appuie sur le bouton de la radio. Un bruit de parasites craché à plein volume. Il appuie encore, la radio cherche une station. Un homme beugle – *L'assurance auto pas chère même pour les conducteurs déjà verbalisés en*

état d'ivresse – avec un chœur de klaxons en fond sonore. L'œuvre du démon. Mais ça vaut mieux que le silence.

Son téléphone lui indique que la sortie approche. Il jette un œil dans le rétroviseur pour changer de file, aperçoit la banquette arrière encombrée de tout ce qu'il possède. Ses vêtements empilés dans une pаниère, son skate. La boîte contenant son unique casserole et son unique poêle, avec la cuillère et la spatule en plastique. Son carton de livres, duquel dépasse son manuel d'al-gèbre universitaire première année.

Voir ce livre de maths lui file la honte. C'est peut-être pour ça qu'il l'a apporté, lui a donné la place d'honneur dans le rétroviseur. Pour lui rappeler comment il a atterri ici, le seul endroit où il peut encore se réfugier, le dernier endroit au monde où il a sa place.

La sortie pour Devore se profile.

Dans son cou, son pouls cogne *demi-tour demi-tour demi-tour*.

Demi-tour pour où ? L'appartement de Colorado Springs qu'il a laissé en plan avec deux mois de loyer de retard ? La famille de sa mère dont les membres se le sont refilé comme une patate chaude depuis l'époque de ses sept ans jusqu'au jour exact de son dix-huitième anniversaire ?

De nouveau cette impression de se tenir au bord de la Terre plate avec les orteils qui dépassent dans le vide. Il pense à un truc qu'il a lu dans un roman pour son cours d'Introduction à la littérature mondiale, avant de laisser tomber l'université. Ça disait que quand on est au bord d'une falaise et qu'on a une sorte de tourbillon dans le ventre, ce n'est pas par peur de tomber. En fait, d'après ce bouquin, c'est même l'inverse. Le vertige, c'est le combat intérieur entre la partie de vous qui veut vous sauver et celle qui veut tomber.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Devore, banlieue de San Bernardino, Californie. Luke aurait préféré ne jamais retourner sur les terres de son enfance. L'événement traumatisant dont il a été témoin à l'âge de sept ans l'a changé à jamais. Il est rongé par la honte de ne pas avoir su l'encaisser comme un homme – comme un vrai Crosswhite, en digne héritier de son père, Big Bobby, à la tête d'un redoutable réseau de trafiquants. Mais une guerre de clans éclate et Luke se retrouve confronté à ce qu'il a toujours cherché à fuir. La devise de la famille est claire : sang et amour. Reste à savoir s'il est prêt, pour prouver son amour, à sacrifier la personne qui compte le plus pour lui.

Dans une prose toujours aussi percutante et immersive, Jordan Harper livre un roman noir poignant et maintient jusqu'au dénouement explosif cet équilibre si fragile entre violence et beauté.

Né en 1976, Jordan Harper est originaire du Missouri, où il a grandi. Après un passage dans la pub, il devient critique de rock et scénariste de séries télé (dont Mentalist). Il vit à Los Angeles et collectionne les romans de série B, les livres de true crime et les manuels enseignant comment commettre toutes sortes de forfaits. Actes Sud a déjà publié L'Amour et autres blessures (2017) et La Place du mort (2019).

ACTES SUD
www.actes-sud.fr

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

DÉP. LÉG. : AVRIL 2024 / 22,50 € TTC France
ISBN 978-2-330-19029-3

